

Chronique de Bayreuth

Bayreuth fait partie de ces moments intellectuels et préférentiels qui, refoulés, savent qu'un jour ils exploseront. L'importance des événements ne se mesure qu'à l'intensité de l'émotion. Ce mois d'Août, je faisais partie du voyage qu'OPERA WORLD organisait à Bayreuth. Les initiés savent que les places pour le festival de Bayreuth sont strictement et parcimonieusement distribuées aux abonnés tous les quatre ans. Nous partions pour l'Opéra avec un heureux groupe guidé par son mentor Gaby. Je jouissais du bonheur de glisser le Bayreuth de mon imaginaire sur celui d'une réalité créée par l'imaginaire fabuleux de Wagner. C'est la grandeur mystique et mythique du site qui m'attirait dans ce Bayreuth des livres et des gravures, et la légende énorme du Festspielhaus, un infini moment déchiré en Kriegs- Festspiele.

J'ai aperçu, comme dans les livres, la colline au nord de la ville. Le Festspielhaus, perché haut, entouré de verdure. J'ai retrouvé comme dans les livres, la large avenue pavoisée de bannières qu'un vent soufflé mais léger agitait des deux côtés. Une atmosphère de calme étrange. Treize heures, heure déjà insolite, des choses allaient se passer dont on avait parlé, des choses qu'une littérature touristique avait galvaudées. Fébriles tous se préparaient pour la première représentation de *Tannhäuser*.

L'authentique est un peu gribouillé par le touristique. On nous explique que sur le balcon du Festspielhaus, les trompettes soufflent les premières notes de l'ouverture de l'opéra. Attirée comme par une flûte enchantée, la foule où le noir lustré des smokings rivalise avec les épaules presque nues des femmes, se presse plus dense. Ensemble, les yeux se lèvent haut vers le balcon pour écouter les sons. C'est ce que d'abord je crus. Mais aussi pour

livrer les visages au flash du photographe de service, là-haut, ponctuant de son clic les notes wagnériennes. Le sublime et le grotesque. Trois fois, non pas les trompettes de Jéricho, trois fois les trompettes de Bayreuth sonnèrent. La foule maintenant recueillie, se referme et se dirige vers les ouvertures où lentement elle entre, religieusement. A droite, au centre, l'espace, vide un instant, s'emplit ; la foule s'arrête avant de plonger dans l'enceinte. Repos. L'émotion, la mienne, est intense. Alors, je suis seule pour tout voir, tout comprendre, pour imaginer. .

Les rangs semblables à ceux des théâtres antiques, s'emplissent. Les smokings prennent place, les robes aussi.

Une salle grise sans artifice, des murs hauts coupés par morceaux, une scène cachée par un rideau gris aux plis classiques, sans cris, sans folie. Les gens parlaient-ils ? Je l'ignore. Une émotion intense. A travers mon léger vêtement de soie je sentais la moiteur de la chaleur et les gouttes de sueur sur mon front. Je me disais qu'il ne fallait pas bouger, remuer, tout juste respirer pour écouter. Un bruit, un peu plus de mouvement et les jeunes ouvreuses vêtues de bleu, venues de toute l'Europe, ferment les lourdes portes de l'amphithéâtre... à clé. Je sursaute, inquiète. Le silence se fait plus fort, il devient presque noir, les respirations s'arrêtent, et tandis que mes yeux scrutent farouchement le rideau, le vrai noir, total, opaque, absolu se fait, noir insupportable qui serre ma gorge. Alors, lentement, doucement, magiques les premières notes sortent d'on ne sait où. Surprise, je suis surprise ! Je ne les attendais pas encore, elles m'ont surprise. La musique s'élève, frappe mollement les plis du rideau pour se refléter en douceur vers les murs, pour rebondir vers le plafond, pour nous enve-

lopper sourdement, pour faire battre notre cœur plus fort encore.

La musique est dans nous, dans la salle, sur les fauteuils, la salle est musique et lentement, tellement lentement, le rideau s'écarte. Si lentement que se tait dans la communion, le cœur de tous ceux qui vont vibrer au rideau tiré.

Je n'ai pas bougé pendant ce premier acte.

Entracte.

Je suis étonnée par l'opposition assez baroque entre la ferveur des spectateurs dans la salle et leur éclatement trivial aux entr'actes. L'espace est immense, proportionné en modules selon les classes et les besoins. Buvettes, eaux minérales, boissons, champagne. Les robes du soir engloutissent les canapés de saumon mariné, des salades composées, des saucisses grillées. Café, bière, grosses bières... Et du champagne toujours. Tout se mêle, le cru et le vivant. Les smokings s'étranglent un peu, la bière est énorme. Et de quoi parlent-ils s'ils mangent ? De la qualité du saumon ou de la note de Wagner, du chœur sublime ou du veau froid ? Des deux à la fois.

Je constate, amusée, le contraste entre l'ensemble étrange des robes longues un peu démodées et l'habit du soir élégant des hommes. Col cassé, nœud fixé sous le col cassé, revers satinés. L'assistance est insolite, avouons-le. Il est 17 h 30. Les couples s'éloignent dans le parc, l'air est suspendu, les bruits sont brouhaha. Loin de l'enceinte sacrée, les profanes se délient et même se parjurent. On oublie trop vite qu'un instant avant, on a été transporté. Ou alors l'émotion trop forte se gaspille-t-elle dans des cafés vite avalés, à l'écart pour justement ne pas parler de ce qui a fortement touché. Ce premier acte de *Tannhäuser* nous intimide.

Le lendemain, Lohengrin. Je n'ai assisté qu'au troisième acte. Les places sont rares et nous nous partageons les actes.

A l'intérieur de l'enceinte sacrée, fin du premier acte. A l'extérieur, je les attends. D'abord une trépidation de plus en plus forte marque le signal du rideau refermé. Des bruits sourds mugissent, déferlent et éclatent. Applaudissements enthousiastes, farouches. Silence. De nouveau les trépidations ébranlent les murs sacrés. C'est effrayant, incroyable. A l'extérieur, mon excitation est extrême. J'imagine les rappels, les acteurs brisés par leur jeu. Ils saluent, se tiennent par la main, union morale et physique de cet instant magnifique. Rappels. Rappels encore.

Les yeux fermés j'ai imaginé la crique, l'eau dans la crique, le bruit des petites vagues dans l'eau et le duel d'Elsa et d'Ortrude. Je lis sur les visages de ceux qui sortent qu'il fut éblouissant, violent, déchirant.

Parsifal allait briller d'un éclat tout particulier. J'aime Parsifal. J'aime la quête extraordinaire du Graal et Perceval et la reine Guenièvre. J'aime la quête mystique de Parsifal, son histoire et sa légende.

Je me préparais à l'évènement presque religieusement. Le noir se fit, le silence aussi, noir et silence que la densité rendait presque mats. Les premières notes en volutes se répandent dans la salle, s'élèvent, augmentent leur timbre qui s'étire d'abord pour éclater en cuivres sonores. Quelle musique aussi grave, aussi puissante peut préluder ainsi à Parsifal dans la forêt ? Et quel rideau sait-il s'entrouvrir avec autant de trouble, autant de gravité solennelle que celui à plis gris du Festspielhaus ? Je n'ai jamais vu un rideau de scène, sur toutes les scènes que j'ai vues, aussi simple, aussi neutre et cependant aussi inquiétant. Immense dans sa largeur, et par la hauteur de ses plis, mystérieux à l'infini. Gris. Il s'ouvre, une déchirure tellement légère, presque indécente, les notes l'effleurent, celles plus graves le pénètrent. Lentement les plis s'écartent, la musique prend possession du noir, de la scène, de la salle. S'ouvre plus largement le rideau, le souffle de la salle

encore plus retenu, les notes éclatent sur les derniers plis du rideau. La scène. La forêt. Gurnemanz. L'aube. Des sonneries au lointain. Amfortas. Des cris. C'est Kundry.

Je ne dis pas que les voix étaient des plus belles. Celle de Parsifal me gênait, celle de Kundry m'éblouit. Je ne dis pas que les décors étaient des plus beaux. Mais la communion, l'élévation du Graal, les chants des fidèles, la dévotion de Kundry poussée à l'extrême, de Kundry pécheresse repentie qui lave de ses longs cheveux les pieds nus de

Parsifal, me stupéfiaient. Dans cette quête du Graal, Wagner voulait-il pousser le sacré jusqu'à l'identification ! Wieland Wagner sans doute avait raison, qui imposa la modernité pour que vive à jamais la musique de Wagner. Parsifal, le Christ ! Nous demeurons muets, une fois le rideau déplié, non par tradition mais parce que l'émotion trop forte a vaincu notre réflexion. Dans la salle, le noir. Plus tard l'ivresse des applaudissements.

Lydie KOSKAS.

« Musiques au Cœur d'Antibes » Villa Eilenroc, Cap d'Antibes

Cette année encore, Eve Ruggieri - Ambassadrice de l'Art Lyrique - ouvre son XIXe Festival à la Villa Eilenroc, majestueux écrin de verdure, dans le plus grand domaine du cap d'Antibes, devenu propriété de la ville.

La vocation de ce Festival, depuis sa création, a toujours été de recevoir de grandes voix reconnues du public, mais surtout de faire découvrir des jeunes talents en leur donnant la chance d'accéder, sans tarder, en haut de l'affiche. Mission accomplie et la liste est longue !...

Pour la soirée inaugurale commentée avec la passion du cœur, dont seule Eve Ruggieri détient le secret, *Tosca*, en version concert, prend une toute autre dimension, l'œil n'étant pas distrait par un décor superflu.

L'histoire de la cantatrice Floria Tosca, follement éprise du jeune peintre Mario Cavaradossi, créée sous la plume de Victorien Sardou, est le chef-d'œuvre le plus populaire des opéras de Puccini ; porté au pinacle par l'orchestre de l'opéra National d'Ukraine, dirigé par Grigori Pentelitchouk. Français, originaire de Kiev où il entre au conservatoire supérieur Tchaïkovsky.

Il vit en permanence en France, depuis 1992, faisant régulièrement parler de lui d'un concert à l'autre.

Les 4 interprètes sont d'un choix irréprochable.

Une TOSCA de rêve, avec la belle et jeune talentueuse Adina Aaron. De 1997 à 2000, une succession de prix importants viennent couronner le début d'une carrière prometteuse qui va exploser, avec l'attribution du «Grand Prix du Monte Carlo Voice Masters », en 2005.

Quant au ténor basque espagnol Andeka Azurmendi, à 30 ans, il s'impose d'emblée ici, pour la première fois, dans le rôle de Mario. Il fut choisi, lors d'une première audition, par Eve Ruggieri, qui, ayant une fois de plus misé juste, lui confie sans hésiter, le rôle d'un des deux personnages principaux !

Le baryton Albanien Imer Katcha est parfait dans le rôle ingrat de l'abominable Scarpia.

Jean-François Vinciguerra est un sacristain digne de son personnage.